

Entretien avec Robert Lepage

Michel Coulombe

Volume 14, numéro 4, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33777ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (1995). Entretien avec Robert Lepage. *Ciné-Bulles*, 14(4), 20–24.



Robert Lepage (Photo: Véro Boncompagni)

«Au cinéma, je suis vraiment à la conquête de moi-même.»

Robert Lepage

par Michel Coulombe

Robert Lepage est un créateur d'exception, le seul metteur en scène québécois qui puisse travailler aussi bien à Tokyo qu'à Londres, Stockholm ou Québec. Lorsqu'on s'arrête à son parcours des dernières années, on est impressionné tant par la force d'évocation et l'invention de plusieurs de ses mises en scène que par l'énergie créatrice exceptionnelle qu'il déploie. Rock, opéra, théâtre, cinéma, tout semble l'intéresser. Ainsi, en quelques semaines, incontournable acteur de la rentrée automnale, en plus de faire la promotion de son premier film, *le Confessionnal*, il met la dernière main au scénario du suivant, une adaptation de sa pièce *le Polygraphe*, signe une troisième mise en scène de *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, cette fois au Trident, poursuit le développement de sa pièce fleuve sur Hiroshima, *les Sept Branches de la rivière Ota*, siège au jury d'une compétition internationale de feux d'artifice, accouche d'un nouveau spectacle solo, *Elseneur*, et jete un œil aux travaux qui transformeront une caserne de la basse-ville de Québec en quartier général de sa compagnie, Ex Machina. Et cela, c'est ce qui est connu, officiel, annoncé. La liste des activités de Lepage ne s'arrête évidemment pas là... Il prépare aussi un spectacle consacré à Gainsbourg, la mise en scène d'un opéra, celle d'un spectacle rock, etc. Aussi n'y avait-il rien de surprenant à ce que l'interview se déroule dans une chambre d'hôtel et allait-il de soi de parler avec l'artiste de cet environnement impersonnel qui lui est devenu si familier.

Ciné-Bulles: Vous êtes de passage à Montréal dans cette chambre d'hôtel, de retour de l'étranger, et vous repartez aussitôt pour Québec. Vous vous sentez chaque fois chez vous?

Entretien avec Robert Lepage

Robert Lepage: Je m'adapte assez bien à la géographie des lieux. Quant aux hôtels, il y a quelques années, je prenais de petites chambres, ce qui me plaisait beaucoup. Quand j'ai commencé à travailler avec Peter Gabriel, j'ai fait la tournée des Ritz Carlton, ce qui m'a plu aussi. Mais je deviens de plus en plus stationnaire, j'accepte de moins en moins de contrats à l'étranger et je m'installe de plus en plus chez moi à Québec. Je ne suis pas plus casanier qu'avant, mais plus stationnaire. Quant à la relation que j'ai avec Montréal, elle est bien particulière.

Ciné-Bulles: *Vous ne cachez pas votre malaise.*

Robert Lepage: Je n'aime pas Montréal. Sauf lorsque je m'y arrête comme visiteur.

Ciné-Bulles: *Pourquoi? Est-ce les gens?*

Robert Lepage: Je ne trouve pas que ce soit une ville habitable.

Ciné-Bulles: *Est-ce à cause de l'accueil que vous y a réservé la critique?*

Robert Lepage: Non, quoique cela a sûrement joué. Ce qui me gêne, c'est davantage le rapport avec le milieu. J'aime travailler en état de concentration alors que Montréal est un lieu de diffusion, un gros marché où il est très difficile de se concentrer. J'y suis très sollicité par le milieu, les médias. Je n'y vois qu'un désavantage. Quand je travaillais en théâtre à Montréal, j'étais aspiré par le show-business parce que c'est ce qui vend. Il fallait être présent dans les quiz...

Ciné-Bulles: *Il vous est plus facile de vous isoler du tourbillon médiatique à Québec.*

Robert Lepage: Québec n'est pas tellement un lieu de diffusion, pas une ville de télévision.

Ciné-Bulles: *À l'inverse de vous, beaucoup de gens recherchent justement un creuset, un lieu de création où il se passe plein de choses.*

Robert Lepage: Peut-être ai-je une sensibilité européenne. En Europe, il y a de grands centres de diffusion comme Paris, mais les choses les plus intéressantes se font dans les petites villes.

Ciné-Bulles: *Si vous étiez Français, vous vivriez à Lyon.*



Jean-Louis Millette dans *le Confessionnal* (Photo: Claudel Huot)

Entretien avec Robert Lepage

«Pour écrire, pour créer, il faut être un peu mythomane. Il faut pouvoir amplifier les histoires qu'on a entendues, donner une plus grande dimension à celles qu'on invente. C'est ainsi qu'elles se transforment en légendes et en mythes. En ce sens, il existe un lien très étroit entre mythologie et mythomanie, un lien qui relève beaucoup du domaine du racontage et du souvenir.»
(Robert Lepage, page 19)

«En Europe, il y a une sorte de santé, d'équilibre qui permet que Peter Brook, un Britannique, occupe les Bouffes du Nord à Paris, et qu'il y programme des spectacles de toutes les provenances, tandis que l'Allemagne est devenue le lieu d'accueil principal de l'Américain Bob Wilson. C'est une chose que nous n'avons pas au Québec. Nous ne sommes pas rendus à ce point-là, mais il va falloir que nous apprenions à inviter comme nous sommes invités ailleurs, à renvoyer l'ascenseur qu'on nous envoie constamment. Au Québec, notre réflexe historique de protection culturelle nous rend quelque peu xénophobe. Il va falloir vaincre cela.

«Au Québec, on dirait parfois que la seule façon de parler et d'être apprécié, c'est de dire comme nous sommes ingénieux, intelligents, etc. Le problème, c'est que notre société n'a pas le bagage historique, la force d'identité nécessaire pour accepter l'autocritique.»
(Robert Lepage, pages 56 et 57)

«On me parle souvent de l'aspect "cinématographique" de mon travail, et tous ceux qui m'encourageaient à faire du cinéma le faisaient comme s'il s'agissait du médium par excellence pour mon langage, à cause de l'écriture et du son, et la radio comme le véritable médium de l'image, parce que l'auditeur se crée ses propres images.
(...)»

Robert Lepage: Ou à Avignon, Montpellier. Mais je ne nourris pas d'aversion envers Montréal, j'y ai habité six ans. Quand des amis canadiens-anglais venaient à Montréal, subjugués, je me rendais compte à quel point la ville est extraordinaire. Mais dans la vie de tous les jours, je me sentais oppressé...

Ciné-Bulles: Dans le *Confessionnal*, le chauffeur de taxi présente l'histoire du film comme un suspense. Hitchcock, très terre-à-terre, y voit plutôt une tragédie grecque. C'est votre perception du film?

Robert Lepage: Le théâtre et le cinéma, cela marche quand il y a de la mythologie. Je ne m'en suis aperçu qu'un peu tard. C'est une condition de la dramaturgie. Aussi, je me suis interrogé quand j'écrivais le scénario du film: quelle est la mythologie du Québec, de Québec? La recherche que j'ai entreprise sur Hitchcock et les années 50 m'a beaucoup intéressé car je découvrais le Québec tel qu'il était juste avant que je vienne au monde, à la fin de 1957. En 1952, mes parents se sont installés à Québec, mon père, qui était dans la marine, commence alors à faire du taxi. Voilà la société dont je suis issu. La mythologie est importante, c'est une forme de vérité qui n'est pas vraiment une vérité.

Ciné-Bulles: Quels mythes y voyez-vous?

Robert Lepage: Nous avons au Québec un des plus hauts taux de relations incestueuses du monde, particulièrement en Abitibi, ce qui est tenu secret. La cosanguinité au Québec est omniprésente et personne n'en parle. Cela fait partie des secrets de famille. C'est le propre des peuples isolés. D'ailleurs, quand je dis que je suis mal à l'aise à Montréal, c'est que j'y vois une ville extrêmement incestueuse.

Ciné-Bulles: Les gens de Montréal disent exactement la même chose de Québec.

Robert Lepage: Nous sommes probablement extrêmement insulaires nous aussi, très incestueux. Comme d'ailleurs la culture québécoise.

Ciné-Bulles: Les rapports incestueux vous intéressaient plus que le côté Caïn et Abel des deux frères, Pierre et Marc, aux noms d'apôtres, interprétés par Lothaire Bluteau et Patrick Goyette.

Robert Lepage: Tout à fait. Mon histoire se passe dans une petite cellule familiale dans une petite ville

dans une petite province, chez un petit peuple. Tout cela évoquait l'inceste, l'œdipe. Quand j'ai mis le doigt là-dessus, j'ai pu échafauder le scénario.

Ciné-Bulles: Ce que recherche Marc est très clair: c'est son identité. Mais qu'est-ce qui fait courir le personnage principal, son frère Pierre?

Robert Lepage: La rencontre des deux frères correspond à la rencontre de deux idées, celle de la spiritualité et de la chair. C'est l'histoire d'un homme déchiré entre le spirituel et le charnel, un des grands thèmes de Hitchcock. Voilà les deux frères. L'un d'eux représente le charnel, c'est un prostitué. Il n'a de connaissance, de mémoire, que la chair. Il veut connaître son lien de sang, son lien de chair, et il va à la recherche de son père. L'autre, qui peut paraître ambigu, fait une démarche plus spirituelle. Il cherche plutôt ses racines spirituelles. Il revient dans sa ville d'origine et il enquête.

Ciné-Bulles: Que cherche-t-il?

Robert Lepage: La spiritualité. Dans les nouvelles générations il n'est pas rare de rencontrer des gens qui font des démarches spirituelles, qui partent aux Indes. Je le sens. Auparavant, on n'avait pas à bâtir ou à transmettre cette morale. Les valeurs morales étaient imposées. C'était très clair. Aujourd'hui, ces valeurs, ces certitudes nous manquent. Le film fait voir un passé extrêmement moral alors que la partie contemporaine est sans aucune moralité. On voit des gens dans les saunas, dévoilant une sexualité ambiguë. Les valeurs morales sont extrêmement relatives alors que, dans la cellule familiale de 1952, il ne fait pas de doute que ce qui arrive à la jeune fille est catastrophique.

Ciné-Bulles: On trouve au début et à la fin du film cette phrase: dans la ville où je suis né le passé porte le présent sur ses épaules comme un enfant. Il s'agit d'un passé figé, dont les traces ne s'effacent pas facilement, comme le symbolisent les photos puisque la marque des cadres ne disparaît pas des murs de la maison familiale. Le recul sur les événements qui ont marqué la famille vient de quelqu'un qui, comme vous, revient chez lui après avoir voyagé. C'est votre perception des gens en mouvement?

Robert Lepage: Quand mon père, à qui le film est dédié, est décédé, je faisais une tournée en Europe. J'arrive à Mirabel où on venait d'installer des kiosques pour les visiteurs, différents de ceux réservés aux résidents. Je vais à celui des résidents et on me

Entretien avec Robert Lepage

dit: malheureusement, vous êtes un visiteur, parce que vous avez travaillé plus de six mois à l'extérieur du pays. J'avais gardé ma citoyenneté, perdu ma résidence. Avec la mort de mon père, c'était comme une double perte d'identité. C'est ce que j'ai voulu développer dans **le Confessionnal**. Quand on passe plus de temps à l'étranger, au retour, la vision des choses qu'on a est différente.

Ciné-Bulles: Vous vous sentez parfois étranger au Québec?

Robert Lepage: Oui.

Ciné-Bulles: Voyez-vous un décalage entre votre façon de percevoir les choses et celle des Québécois plus sédentaires?

Robert Lepage: Oui. Et c'est plus vif encore en période référendaire, chaque fois que revient la ques-

tion... C'est étonnant de constater à quel point la méfiance de l'étranger est profondément ancrée dans l'identité québécoise. Cela explique que le gouvernement du Québec doive faire une grosse campagne pour dire que nous ne sommes pas xénophobes...

Ciné-Bulles: Dans un film, on met souvent des choses à son insu. Avez-vous aujourd'hui l'impression d'avoir confessé certaines choses malgré vous dans **le Confessionnal**?

Robert Lepage: Oui. J'ai constaté aussi que ce que Denys Arcand m'avait dit s'avérait juste, c'est-à-dire qu'au moment où il est terminé un film offre à son réalisateur une image en décalage de deux ans par rapport à lui, comme une photographie qui figerait un souvenir. Au théâtre, le spectacle évolue au fil des représentations. De plus, j'ai vérifié une chose que j'ai toujours cru: le théâtre est vraiment un art

«Bergman disait que le cinéma est une chose en trois dimensions: le son en est une, l'image une deuxième, et la rencontre des deux crée la troisième.»

(Robert Lepage, pages 146 et 147)

(Robert Lepage, Robert Lepage. Quelques zones de liberté par Rémy CHAREST. Québec, l'Instant même et Ex Machina, 1995)



Robert Lepage dirige Lothaire Bluteau (Photo: Claudel Huot)

Entretien avec Robert Lepage

«Ciné-Bulles: Comment imaginez-vous maintenant la relation entre le théâtre et le cinéma dans votre travail créatif?

«Robert Lepage: Les deux vont se rencontrer. Au XIX^e siècle, la peinture avait atteint à un grand réalisme. C'était à la fois un mode d'expression et le meilleur chroniqueur de l'époque. On faisait le portrait des gens, on représentait ce qu'ils mangeaient. La photographie est arrivée au milieu du XIX^e siècle, et s'est avérée un chroniqueur plus précis, un médium plus riche en information que la peinture qui est figée, imparfaite. Tout le monde a cru que c'était la fin de la peinture. Au tournant du siècle, la peinture a compris qu'elle n'avait plus à jouer sur le terrain de la photographie, qu'elle pouvait être libre de prendre les formes qu'elle voulait. Le cubisme, l'hyperréalisme, l'impressionnisme, tous ces mouvements-là sont venus du fait que la photographie est venue enlever un poids des épaules des peintres. Et la peinture s'est mise à exprimer des émotions qui n'avaient encore jamais été exprimées. Le théâtre n'est pas mort, au contraire, je pense qu'on passe à travers les 50 ans d'ajustement que les peintres ont connus. Pendant longtemps, le cinéma a pris sur ses épaules de raconter, ensuite la télévision a pris le relais. Avec des cinéastes comme Lars von Trier et Peter Greenaway, on a développé un cinéma au vocabulaire étendu, s'éloignant de l'histoire réaliste qui joue sur la narration.»

collectif, un bateau qui marche si c'est une affaire de gang, tandis que le cinéma, même si les équipes y sont très importantes, est vraiment une affaire d'individu, construit sur un rapport d'individu à individu.

Ciné-Bulles: Vous ne vous êtes jamais senti déposé par l'encadrement que représente une production cinématographique, vous qui avez l'habitude d'écrire ou de coécrire des pièces que vous produisez, que vous dirigez, dont vous faites la distribution, dont vous êtes parfois le seul interprète comme dans le cas des *Aiguilles et l'opium* et *Elseneur*.

Robert Lepage: Le cinéma est un acte extrêmement solitaire, même s'il y a beaucoup de consultants, de groupes de lecture, de *feed-back* des producteurs. Tous ne font qu'aider le cinéaste.

Ciné-Bulles: Alors pour vous exprimer en tant qu'auteur vous pensez désormais au cinéma.

Robert Lepage: Oui. C'est un art de lentilles, comme un microscope. Le vertige est séduisant car il y a un rapport direct au public.

Ciné-Bulles: Moins direct que lorsque vous jouez sur scène tout de même!

Robert Lepage: Quand je joue en scène, c'est différent. Le rapport au cinéma est extrêmement performant et c'est ce qui me plaît. Le public ne peut absolument pas changer la lumière qu'il y a sur l'écran, alors qu'au théâtre tout change selon qu'il y a du monde ou pas dans la salle. L'impact sur la représentation est énorme. Chaque représentation est unique.

Ciné-Bulles: Le cinéma vous permet d'accéder beaucoup plus rapidement à un large public.

Robert Lepage: Voilà l'un des problèmes que j'ai eu avec les nombreux producteurs de mon premier film, comprendre leur notion de diffusion, de distribution. Alors que moi, je fais cela pour moi. Au cinéma, je suis vraiment à la conquête de moi-même.

Ciné-Bulles: Vous ne vous questionnez pas sur la réaction ou la compréhension éventuelle du public.

Robert Lepage: Jamais.

Ciné-Bulles: Qu'aimeriez-vous qu'on dise de votre premier film?

Robert Lepage: (Rires) Je ne le sais pas. Le théâtre dépend beaucoup du succès. Pas juste sur le plan économique. On a besoin d'un public pour jouer. Au cinéma, même sans le public, le film existe. Plus tard, il va se retrouver sur les tablettes, passer à la télévision. Peu importe, c'est un objet.

Ciné-Bulles: La réalisation cinématographique va modifier votre théâtre?

Robert Lepage: Oui. L'un et l'autre vont se rencontrer éventuellement. On s'en va vers un art du direct. Longtemps, les films d'animation ont été faits par des sculpteurs, des peintres. Les images de synthèse ont évacué les artistes. Maintenant, on a accès à des technologies comme celles qu'a développées Softimage qui m'attirent complètement. Et ce qui est intéressant, c'est qu'il n'y a plus besoin de connaître le langage informatique.

Ciné-Bulles: Dès *Circulations*, on a dit de votre théâtre qu'il était cinématographique. Si on disait de votre cinéma qu'il est théâtral, ce serait probablement perçu comme une critique négative. Avez-vous l'impression qu'il y a quelque chose de votre théâtre dans le *Confessionnal*?

Robert Lepage: Les personnages sont très théâtraux. Quand on envoyait les rushes en Angleterre, on nous disait de faire attention que le jeu ne soit pas trop théâtral. On parlait de Jean-Louis Millette, l'acteur de cinéma le plus expérimenté sur le plateau. Les autres sont des acteurs de théâtre. Jean-Louis avait compris l'idée du film. Je trouve intéressantes les qualités théâtrales du film.

Ciné-Bulles: Dans le film, Hitchcock se plaint, en sortant de la première de *I Confess* à Québec, de ce qu'ils n'ont pas compris. On le rassure en lui disant que les gens de Québec seront les seuls à ne pas comprendre. Est-ce votre propre obsession?

Robert Lepage: Au contraire. Le film aura une portée à Québec qu'il n'aura peut-être pas à Montréal. Michel Tremblay a déjà dit une chose très sage: «Comment se fait-il que les gens qui savent faire un théâtre plus internationaliste, une littérature plus internationale produisent des œuvres qui restent au Québec tandis qu'en parlant de la cour derrière chez soi on touche un large public? C'est pas parce qu'on est international, qu'on est universel. On est universel quand on parle de soi.» ■